

Se pavane et s'agite *En présence d'un clown*, Ingmar Bergman

Jacques Kermabon

Numéro 93-94, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1998). Compte rendu de [Se pavane et s'agite / *En présence d'un clown*, Ingmar Bergman]. *24 images*, (93-94), 47–47.

SE PAVANE ET S'AGITE

PAR JACQUES KERMABON

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN ■ Ingmar Bergman

Avec vingt ans de moins que Manoel de Oliveira, juste deux ans de plus qu'Éric Rohmer, Ingmar Bergman s'est drapé dans la posture du retraité du cinéma en 1983 après l'admirable *Fanny et Alexandre*, présenté comme son dernier film. Ceux qu'il a réalisés depuis pour la télévision (*Après la répétition*; sa pièce filmée, *Le dernier cri*; *En présence d'un clown* et bientôt une autre de ses pièces, *Les faiseurs d'images*) pourraient être considérés comme des sortes de codicilles à son œuvre. Il faut plutôt comprendre qu'en fait, ces dernières années, Bergman est loin d'être resté inactif; il a signé des mises en scène pour le théâtre et a beaucoup écrit, des livres, des pièces, des scénarios, qui poursuivent la veine autobiographique de *Fanny et Alexandre* et ont été réalisés par d'autres (*Les enfants du dimanche*, par son fils Daniel, *Les meilleures intentions*, par Bille August, *Entretiens privés*, par Liv Ullman, présenté à Cannes l'an passé). Pour lui maintenant, l'écriture de continuités dialoguées ne préjuge en rien de la manière dont elles seront incarnées: pièce (éventuellement filmée), film de télévision ou de cinéma, réalisé par lui ou par d'autres. Il l'avait dit il y a bien longtemps, pour lui, «le cinéma c'est avant tout du théâtre».

Tourné en vidéo, *En présence d'un clown* met justement en scène ces questions. On y retrouve le personnage de l'oncle fantasque et pétomane de *Fanny et Alexandre*, incarné par le même Börje Ahlstedt (comme dans *Les enfants du dimanche* et *Les meilleures intentions*). Nous sommes en 1925 et il a inventé, prétend-il, le film sonore. Il s'agit de doubler derrière l'écran en *live*, des images tournées en muet. Il échoue en plein hiver à Grånäs, bourgade du nord de la Suède, avec sa «troupe»: sa femme (Marie Richardson), son ami Vogler (Erland Josephson). Un homme du village fait office de caissier, d'ouvreur et de projectionniste dans une salle préparée pour l'occasion. Le public tristement clairsemé réunit, comme en un dernier tour de piste, des acteurs qui figurent dans d'autres films de Bergman¹. Les images défilent — le maître suédois s'est amusé à tourner une séquence dans un noir et blanc à la Dreyer — et, derrière l'écran, la petite troupe dit maladroitement un texte quelque peu grandiloquent lorsqu'un incendie du circuit électrique interrompt la projection. Spectateurs et comédiens se retrouvent dans un étroit cercle de lumière dispensé par des bougies de fortune. Un instant, la scène a des allures de veillée funèbre. Dans la salle trop vide, le spectacle allait virer au fiasco. Vogler propose alors de jouer le film sur place. Il suffit de quelques mots évocateurs, de maigres accessoires pour que, sans images, sans scène, par cet impromptu, la magie du spectacle opère et que l'art dramatique reprenne ses droits.

L'histoire mise en scène raconte la fin de Schubert. Elle obsède l'oncle qui ne cesse d'écouter les premières mesures du dernier lied du *Voyage d'hiver*, «Der Leiermann», conçu un an avant la mort



Börje Ahlstedt et Marie Richardson.

du compositeur viennois. Il y est question d'un artiste au seuil de la mort, le corps rongé par la maladie, qui vomit, fait sous lui, mais qui poursuit sa création. Méditation sur l'art et l'existence, le sublime et le trivial, variations sur la folie, les crises du couple, la mort qui rôde — elle prend ici la forme d'un clown blanc féminin qu'on encule —, Bergman, depuis longtemps passé maître dans l'art d'orchestrer tous ces motifs, nous envoûte une fois de plus malgré l'image vidéo et la facticité des décors.

Le titre original d'*En présence d'un clown* est *Larmar och gör sig till* (Se pavane et s'agite), extrait de la fameuse formule de *Macbeth* (acte V, scène 5), citée en exergue du film: «La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus. C'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et qui ne signifie rien.» Elle constitue un strict commentaire de ce film d'Ingmar Bergman. C'est tout dire... et ne dire que si peu. ■

1. On lira avec profit l'article de Stig Björkman (*Cahiers du cinéma* n° 524, mai 1998) qui inventorie toutes ces réminiscences filmographiques, ainsi que l'entretien qu'il a eu avec Ingmar Bergman, publié dans le même numéro. Les informations dont je fais état proviennent en grande partie de cette source.

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN

Suède 1998. Ré. et scé.: Ingmar Bergman. Ph.: Per Norén, Per Sundin, Raymond Wemmenlöv et Sven-Ake Visén. Mont.: Sylvia Ingmarsson. Int.: Börje Ahlstedt, Marie Richardson, Erland Josephson, Agneta Ekmanner, Peter Stormare, Pernilla August. 118 minutes. Couleur.